Ami du Clergé du 8 avril 1954

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Collectes. — XXIV. Pâques : La résurrection du Christ et la nôtre, 105.
Jeudi Saint. — Messe quotidienne et Messe éternelle, 106.
Retraite mariale pour religieuses. — IX. L'Agonie de N.-S. : Le péché, 108. — X. La Flagellation : La mortification des sens, 110.

PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES

XXIV
Fête de Pâques

LA RÉSURRECTION DU CHRIST ET LA NOTRE

Mon Dieu, vous nous avez rouvert l'accès à l'Eternité par la victoire de votre Fils sur la mort.
Comme vous avez devancé et inspiré nos désirs et résolutions,
aidez-en l'accomplissement par le secours de votre grâce.

En bref : **Aidez-nous à ressusciter avec le Christ.**

« Dans la collecte de Pâques, écrit Dom Guéranger, la Sainte Eglise célèbre le bienfait de l'immortalité (bienheureuse) rendue à l'homme par la victoire du Christ sur la mort. Elle demande que les vœux de ses enfants s'élèvent toujours plus vers cette sublime destinée ». Voilà tout esquissé le commentaire de notre collecte : louons Dieu de cette victoire du Christ, qui nous vaut un si grand bienfait ; — demandons-lui de nous aider à faire nôtre cette victoire.

I. — *Louons Dieu de la victoire du Christ, qui nous assure l'éternité*

1. — **La victoire du Christ.**

— a) **La victoire de la croix.** Jésus a déjà vaincu la mort en tuant le péché par le sacrifice de la croix. Car, puisque comme l'observe S. Paul, « c'est par le péché que la mort est entrée dans le monde » (Rom., V, 12), c'était la tuer dans sa source que de satisfaire pour toutes nos fautes. Il les avait toutes prises sur lui (il est « l'Agneau qui porte le péché du monde »). En lui, l'Humanité entière compense tous ses refus d'amour par un amour poussé aux dernières extrémités, et à qui sa personne divine communique une valeur infinie... « De même que, par la désobéissance d'un seul, tous les hommes ont été constitués pécheurs, de même, par l'obéissance d'un seul, tous les autres sont constitués justes » (Rom., V, 19).

— b) **La victoire de Pâques.** L'éclatante victoire de la Résurrection du Christ n'est que la suite et la manifestation glorieuse de sa victoire sur la croix. La mort a dépouillé son humanité des limitations que la condition humaine imposait au Verbe incarné. Désormais, rien ne peut offusquer le rayonnement de gloire qui. un instant déjà, avait enveloppé son humanité sur le Thabor. Désormais « devenue esprit vivifiant » (traduisons toute spirituelle), son humanité sainte participe à la gloire de la Trinité, et devient le « milieu » où chaque homme va pouvoir puiser une vie nouvelle et renaître dans la situation enviable de « fils adoptif de Dieu ».

2. — **Notre victoire.** Rendus solidaires du Christ, nous avons le droit de considérer comme nôtre sa victoire et sur le péché et sur la mort. Déjà, en lui, nous sommes « morts au péché » ; et même, en un sens, nous siégeons en lui dans la gloire qui est le fruit de son obéissance (Phil., L, 9).

Mais notre victoire est encore incomplète, puisque nous traînons une vie mortelle. Comme lui et en lui, il faut que nous la parachevions, en « complétant ce qui manque à la passion du Christ ». Il faut que nous ayons notre passion, ici-bas, pour qu'un jour notre pauvre corps pécheur parvienne à « dépouiller sa mortalité et revête, au dernier jour, l'immortalité ».

C'est pour rendre efficace notre imitation laborieuse de sa vie que, déjà, le baptême nous fait naître à la vie du Ressuscité. C'est un « bain de régénération » (Tit., III, 5) qui, dès ici-bas, renouvelle notre âme et « reproduit en nous l'image du Fils unique » (Rom., VIII, 29). Le baptisé est déjà, par son âme, un ressuscité. — C'est déjà infiniment précieux, et la certitude d' « être dans le Christ » nous donnera la patience d'attendre qu'enfin, la mort, le dernier ennemi soit vaincue (I Cor., XV, 26).

Mais cette vie nouvelle que Dieu nous donne, comment la vivrions-nous, si lui-même ne nous accordait pas, au jour le jour, son secours ? Nous savons qu'il est toujours présent et agissant en nous, comme le déclare l'Introït : « Je suis ressuscité et je suis encore avec toi... » Voilà pourquoi l'oraison nous fait demander l'aide divine pour réaliser nos désirs que la grâce a déjà suscités. Louange à Dieu, et désir de victoire sur la mort. Mais pour ce triomphe, il nous faut le secours divin : « O Roi vainqueur, ayez pitié de nous ! »

II. — *Demandons à Dieu la grâce d'aspirer au ciel et de le gagner par nos efforts*

1. — Grâce **prévenante.** — **a)** Nos efforts sont vains si Dieu ne les prévient et ne les soutient. C'est ce qu'on appelle la « grâce prévenante » et la « grâce adjuvante ». C'est « en Dieu que nous vivons et que nous agissons ». Il n'est pas un soupir de notre âme, pas un désir, pas une résolution qu'il ne nous ait suggérés, il n'est pas un effort pour atteindre le but de nos désirs et pour réaliser nos résolutions, qui ne soit son œuvre, autant que la nôtre.

— **b)** Or, ces « **vœux** » auxquels l'Eglise fait allusion ne peuvent être, à pareil jour, que **désir** de la gloire céleste et **résolution** de tout mettre en œuvre pour l'obtenir, en union avec le Sauveur. « Vœu » signifie, à la fois, désir et résolution : « Vous qui êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les biens d'en-haut, là où se trouve le Christ siégeant à la droite de Dieu, pensez aux biens d'en-haut, non à ceux de la terre » (Col., III, 1-2). Ce qui revient à dire : richesses, honneurs, plaisirs d'ici-bas ne sont plus dignes de vous. Seule peut intéresser un fils adoptif, la gloire de son Père céleste, et le partage de cette gloire, dont jouit déjà notre Frère aîné.

— **c)** Qui donc met en nous ces désirs, ces aspirations qui visent plus haut que l'horizon terrestre, ce dédain de ce qui fait haleter de désir les pauvres humains plongés dans les ténèbres de l'incroyance ? C'est Dieu qui, par son Esprit, meut notre âme avec une force très suave. C'est lui qui

rend notre âme sensible à ces « biens d'en-haut ». S'il ne s'en mêlait pas, s'il ne prenait pas les devants (grâce « prévenante ») nous autres, les baptisés, malgré les lumières que nous vaut la foi, nous ne serions pas plus sensibles à l'attrait des « saintes douceurs du Ciel » (Polyeucte), que les païens. Car il faut faire violence à la nature pour nous arracher aux attraits et aux séductions de la terre, et désencombrer notre âme de ces désirs qui ne sont pas dignes d'un « autre Christ ». Mais l'Esprit qui perfectionne notre foi par le don d'intelligence, nous transpose dans l'ordre des réalités célestes et nous fait sentir leur attrait. Désirer le ciel, mettre l'amour du Christ au-dessus de tout autre amour, le désirer comme S. Paul : « cupio dissolvi et **esse cum Christo** », cela est un très bon signe pour un chrétien. C'est la preuve que Dieu agit en lui, comme il faisait pour les martyrs, avides de mourir pour rejoindre leur bien-aimé.

2. — Grâce **adjuvante**. — **a**) Dieu ne s'en tient pas là. Ces désirs ardents qu'il éveille en nous resteraient sentiment fugace, simple velléité, si nous ne les appliquions à l'action par de viriles résolutions. Qui veut la fin veut les moyens. La vie chrétienne n'est pas un « attentisme ». La gloire du Ciel n'est pas pour les bras croisés. « Je désire voir Dieu », voilà qui est bien ; « Je veux mériter de le voir », voilà qui est mieux. Comment mériter ce bonheur infini, le seul qui vaille d'être désiré ? En vivant notre foi à Jésus ressuscité.

Or ce qui fait vivre la foi, c'est la charité. Donc la seule résolution qui convienne à la lumière de cette fête c'est d'aimer le Christ à tous nos dépens. Notre foi nous le dit : les jouissances d'ici-bas ne valent pas la peine qu'elles nous coûtent. L'amour traduit : donc, je m'en détacherai. Il ne s'agit, évidemment, pas de vivre en ermite ; ce n'est pas là ce que Dieu attend de nous, mais de ne **pas nous attacher aux biens** que, dans sa bonté, Dieu nous ménage ici-bas. Il est de saintes amours : celui de l'époux pour l'épouse, celui du père pour ses enfants. Et la nature est si belle ! et il est de si admirables œuvres d'art ! Allons-nous tout mépriser ? Dieu ne le demande pas ; mais il nous invite à tout aimer **en lui**, à le chercher et le découvrir **dans tout** ce qui, ici-bas est **reflet** de sa beauté, de sa puissance, de sa bonté.

— **b**) Or, ce détachement judicieux autant que généreux, cette « dialectique de l'amour », même quand on porte Dieu en soi, dépassent les forces de notre nature indigente et faillible. Un acte de détachement, un effort pour préférer Dieu à soi, pour l'aimer par dessus tout cela va bien un jour ou deux. Mais on se lasse vite. Ces pieux enthousiasmes qui nous soulèvent au sortir d'une belle fête, d'une communion suave, tombent vite. Qui donc va nous garder de l'inconstance ? Qui assurera notre persévérance ? Dieu. Voilà pourquoi l'Eglise nous fait demander le secours de sa grâce. Dieu veut que « ses dons soient notre mérite ». Il les faut demander. Demandons-lui donc la force de tenir ces résolutions pascales, qui sont la rançon de l'absolution pascale. Et demandons-lui son aide aussi souvent que nous en sentons le besoin. Il n'attend que cet acte d'humilité confiante pour nous tendre la main. « Seigneur, répandez en nos cœurs votre Esprit d'amour... »

* *

Remercions Dieu de ne pas nous laisser sortir de cette messe les mains vides. Jetons notre âme dans la prière liturgique et n'oublions pas qu'elle n'est pas seulement une demande personnelle, mais la supplication de tous pour tous. Nous avons dit : « aidez-nous » ; c'est un pluriel qui est lourd de sens. Comprenons-le.

Mais que cette prière communautaire ne nous donne pas l'impression que notre âme est sacrifiée et comme perdue dans la vie collective du groupe paroissial, de l'ensemble de l'Eglise. C'est pour chacun de nous que le Christ est mort et ressuscité ; c'est chacun de nous qu'il appelle à lui par une foi vivante, un amour attentif efficace ; comme à S. Pierre, il nous pose la question : « M'aimes-tu ? » Efforçons-nous d'être dignes de lui répondre : « Seigneur, vous savez tout. Vous savez bien que je vous aime ! » Et dans cette sincérité, nous verrons notre amour fraternel, notre volonté d'apostolat se perfectionner et nous unir à tous nos frères : « Notre cœur n'était-il pas brûlant, quand Il nous parlait sur le chemin !... ».

JEUDI SAINT

MESSE QUOTIDIENNE ET MESSE ÉTERNELLE

Dieu a tout fait avec tant d'harmonie, il a si bien créé toutes choses « avec nombre, poids et mesure » (Sap., XI, 21), que nous devons méditer sur les moindres circonstances de ses œuvres, surtout quand il s'agit des mystères de la vie de Jésus-Christ.

Le Jeudi Saint, nous ne pouvons pas regarder comme indifférent que ce soit à la veille de sa passion que Jésus ait institué le sacrement de son amour, le sacrement d'Eucharistie. Il a voulu enchaîner lui-même le sacrement de l'Eucharistie au souvenir de sa passion. En l'instituant, il a eu soin de bien préciser qu'en nous donnant son corps et son sang, il entendait faire de cette communion à sa chair divine, à son sang, à sa divinité, la mémoire de sa mort sur la croix.

Considérons ce que j'appellerai la Messe éternelle, puis les rapports de notre messe quotidienne avec cette Messe éternelle. Nous entrerons mieux dans les divines pensées du Rédempteur.

I. — *La Messe éternelle*

La Rédemption a été réalisée en un sacrifice unique, aux fruits inépuisables, un sacrifice qui une fois réalisé se poursuit, en quelque sorte, éternellement. C'est le sacrifice de la Croix.

L'Epître aux Hébreux montre comment, à la place de tous les prêtres de l'A. T., Jésus-Christ, « prêtre selon l'ordre de Melchisédech », a offert un sacrifice unique, dans son sang. Impuissance des anciens sacrifices et richesse infinie du sacrifice nouveau.

Le Christ est venu, comme « le grand-prêtre des biens à venir. Il a traversé un tabernacle plus grand et plus parfait, qui n'est pas fait de main d'homme, c.-à-d. qui n'est pas de ce monde, et ce n'est pas par le sang des boucs et des taureaux, mais par son propre sang, qu'il est entré une fois pour toutes, dans

le sanctuaire, en nous procurant une rédemption éternelle ».

Une rédemption éternelle ; ceci implique donc une oblation éternelle, une offrande sacrificielle sans fin, présentée à Dieu par son divin Fils. Et c'est cela la « *Messe éternelle* », l' *Offrande éternelle,* par laquelle est réalisée éternellement notre rédemption, où doivent venir se jeter, comme les fleuves dans l'Océan, tous les actes que nous accomplissons dans la foi, l'espérance et la charité, pour prendre leur coloration chrétienne, revêtir leur valeur méritoire et salutaire, nous obtenir la participation au sacrifice rédempteur du Christ.

Mais remarquez la durée de ce sacrifice. Préparé dès le Jeudi Saint, accompli le Vendredi Saint, couronné par la résurrection glorieuse au jour de Pâques, il ne s'achève totalement qu'au jour de l'Ascension, c.-à-d. le jour où Jésus, emmenant avec lui tous ceux qui attendaient dans les Limbes l'heure de pénétrer dans la gloire, depuis Abel, Melchisédech et Abraham, jusqu'à Jean-Baptiste et S. Joseph, entre dans le « Saint des Saints, qui n'est pas fait de main d'homme », et siège pour jamais à la droite du Père.

Alors que tout prêtre, avant lui, chez les Juifs, se présentait chaque jour pour remplir son ministère et offrir les mêmes victimes, qui ne pouvaient jamais détruire le péché, lui, au contraire, il n'eut à offrir qu'un seul sacrifice, pour le péché et il est désormais pour toujours assis à la droite de Dieu... Par cette oblation unique, il a procuré pour toujours la perfection à ceux qu'il sanctifie (Hébr., x, 11-14).

Telle fut donc la Messe éternelle. Au ciel, elle se poursuit dans la gloire. On peut dire, en toute certitude, qu'elle constitue la « vie éternelle » et c'est en ce sens que l'on doit comprendre les paroles de Jésus : « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé » (Jo., xvii, 3).

Contempler Dieu au ciel, le contempler pour toute l'éternité, c'est entrer dans le mystère de son amour, c'est par conséquent participer à l'oblation éternelle du Christ en son Sang, c'est *assister à la Messe éternelle !* Et voilà ce que font les anges, les saints, et ce que nous devons faire un jour, lorsque nous aurons mérité ici-bas la couronne de la béatitude sans fin.

II. — *La messe quotidienne*

Essayons de comprendre les rapports indestructibles qui existent entre notre messe, quotidienne ou dominicale, et cette unique Messe éternelle.

Jésus a fait de la messe un mémorial de son sacrifice de la Croix. Il lui fallait associer tous les chrétiens, tous les croyants à ce mystère céleste de l'oblation et de la rédemption sans fin. Il fallait donner de cette oblation une représentation mystique, dans laquelle l'immolation et l'offrande du Christ fussent symbolisées d'une façon frappante et, d'autre part, que le symbole choisi permit aux fidèles de communier au sacrifice de la chair et du sang rédempteurs. Et tout cela est réalisé dans l'institution de l'Eucharistie.

La séparation du pain, changé au Corps du Christ, et du vin, changé au Sang de Jésus, donne l'image frappante de l'immolation de notre Sauveur, car c'est dans la séparation du corps et du sang que consiste ce que nous appelons la mort sanglante. On ne pouvait représenter plus heureusement la mort sanglante, sous un symbole non-sanglant. Et d'autre part, le corps et le sang du Christ, rendus présents mystérieusement, mais réellement, divinement, sous les apparences du pain et du vin devenaient pour nous les éléments divins de ce repas mystique : la sainte Communion. Rien en effet ne représente mieux pour des humains, le repas-type, le repas familier et sacré, que le pain uni au vin. En mangeant ce Corps du Christ, sous la forme de l'hostie consacrée, le chrétien entre donc pleinement dans l'esprit de la Messe éternelle. Et dès lors apparaît toute la gravité de l'obligation qui est faite à tous les chrétiens de communier, au moins une fois l'an, au Corps du Christ et cela dans la période de temps où l'Eglise commémore le mystère de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension du Rédempteur.

La messe quotidienne tire tout son sens et toute sa valeur de ce qu'elle est une représentation humaine, continuelle, perpétuelle de l'unique Messe éternelle.

La doctrine que je viens d'esquisser brièvement, est inscrite en toutes lettres dans la liturgie de la messe. A deux reprises il est précisé dans les prières de la messe qu'elle n'est qu'un mémorial, mais de tout le mystère du Christ. A l'offertoire : « Recevez, très Sainte Trinité, cette offrande que nous vous présentons, à la mémoire de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension de N.-S. J.-C. ». — Et aussitôt, après la consécration : « C'est pourquoi, nous souvenant de la Passion, de la Résurrection et de la glorieuse Ascension de N.-S... ». C'est donc que nous devons incorporer, insérer notre offrande quotidienne, dans l'offrande unique et éternelle, que j'ai appelée la Messe éternelle. Il n'y a qu'une Messe, celle qui s'est déroulée du Jeudi Saint à l'Ascension. Celle que nous faisons sur terre, n'est que notre participation à l'oblation faite au ciel, éternellement. Et c'est ce que nous devons penser lorsque, dans la Préface, au *Sanctus,* dans le *Memento* des vivants, dans le *Memento* des morts, nous faisons mention de tous ceux qui assistent, au ciel, à l'éternelle oblation du Christ. Nous demandons que « nos voix à nous, mortels, soient acceptées avec les voix des Anges, des Archanges, des Chérubins et des Séraphins, avec les voix de tous les saints ». Il se produit alors une insertion de notre messe terrestre dans la Messe éternelle. Notre messe ne constitue pas un autre sacrifice, notre communion une autre communion, mais seulement une participation et une communion à la Messe éternelle.

Quel saisissement de penser que nous assistons en esprit, que nous participons réellement, par la foi, l'espérance et la charité, à ce qui se passe au ciel, à l'offrande éternelle, qui y est célébrée dans la béatitude ineffable de la communion à Dieu même.

* *

Conclusion. — On pourrait se représenter comme une immense tapisserie, commencée à la Passion de Jésus au Calvaire, une tapisserie étincelante de richesse et de beauté. Chaque messe, depuis celles des apôtres, des martyrs, des Pères de l'Eglise, des prêtres et pontifes de tous les siècles, jusqu'à nos jours, a ajouté un point richement peint et merveilleusement dessiné, à cette immense tapisserie, qui reste unique, inchangée, mais toujours continuée dans le même esprit, dans le même plan, selon le divin canevas tracé par le Christ Rédempteur. Chaque jour, par les 300.000 messes qui sont célébrées à toute heure, sur toute la surface de la terre, des points nouveaux, des fleurs nouvelles sont ajoutés à la majestueuse tapisserie. Ces points, ces fleurs tirent leur beauté du Christ qui, sans cesse s'offre à son Père, mais aussi, pour une petite partie tout au moins, de la ferveur des prêtres et des fidèles qui prennent part à ces messes. Quel enthousiasme nous devrions avoir pour travailler à ce chef-d'œuvre, et pour y faire entrer toutes nos actions de la journée !

RETRAITE MARIALE POUR RELIGIEUSES

IX

L'AGONIE DE NOTRE-SEIGNEUR. LE PÉCHÉ [1]

Les lieux et les personnes. — Quand le pèlerin descend de Jérusalem vers le Cédron et que, après avoir traversé ce « torrent », qui n'est qu'un ruisseau nauséabond aux temps secs, il remonte la pente conduisant à Béthanie, il ne tarde pas à rencontrer le jardin de Gethsémani. Pendant longtemps on désigna une grotte comme lieu de l'agonie de Jésus, alors que rien, dans l'Evangile, ne le faisait soupçonner. Dernièrement, des fouilles mirent à jour les ruines d'une ancienne basilique, indiquant d'une manière beaucoup plus probable le lieu retenu par la tradition primitive. La basilique fut reconstruite, conservant intact entre ses murs un gros roc qui fut évidemment témoin de la scène du Jeudi Saint, et devant lequel le pèlerin peut méditer à loisir.

Quelle fut la cause exacte des souffrances indicibles de Jésus ? Les exégètes, ne retenant que le sens obvie des textes évangéliques, se bornent à parler de l'appréhension de sa Passion toute proche. Des révélations privées, notamment celles de Paray-le-Monial, mettent l'accent sur le péché des hommes, dont Jésus aurait porté pour ainsi dire la responsabilité. On peut très bien admettre les deux explications, d'autant plus que Notre-Seigneur appréhendait sa Passion sûrement beaucoup plus à cause du crime effroyable qu'allait commettre l'humanité, qu'à cause de ses souffrances personnelles.

Il est donc tout indiqué de méditer à cette occasion la gravité du péché, ses causes et ses remèdes, en union avec la Vierge Marie, qui savait très bien que le péché était la seule cause des souffrances de son divin Fils.

I. — *Evolution de la notion de péché*

Elle en avait, certes, la conviction plus que quiconque. Mais, à cette époque, la notion de péché et la gravité de l'offense faite à Dieu étaient perçues avec acuité par les Juifs pieux et même par certains païens. En effet, cette notion s'était beaucoup épurée au cours des siècles.

Primitivement les hommes avaient une *idée matérielle* du péché : ils considéraient comme une souillure morale ce qui n'était qu'une faute involontaire ou même qu'une impureté physique. La législation mosaïque abonde en textes de ce genre :

« Si quelqu'un sans s'en apercevoir, touche une chose impure, soit le cadavre d'une bête sauvage impure, soit le cadavre d'un animal domestique impur, soit le cadavre d'un reptile impur, et qu'il se trouve ainsi luimême impur, il aura contracté une faute » (Lév., v, 2).

La faute grave n'était pas vengée seulement sur la personne du délinquant, mais toute *sa famille était considérée comme solidaire* de son péché et punie avec lui. Ainsi de Dathan et Abiron :

« La terre ouvrit sa bouche et les engloutit, eux et leurs familles, avec tous les gens de Coré et tous leurs biens » (Num., xvi, 32).

Elle était même vengée *sur les descendants*, jusqu'à la troisième et quatrième génération :

« Yahvé ne tient pas le coupable pour innocent, et il punit l'iniquité des pères sur les enfants, sur ceux de la troisième et de la quatrième génération » (Num., xiv, 18).

Au pécheur étaient annoncés des *maux temporels ;* au juste la prospérité matérielle :

« Si ton cœur se détourne, que tu n'écoutes point et que tu te laisses entraîner à te prosterner devant d'autres dieux et à les servir, je vous déclare en ce jour que vous périrez certainement ; vous ne prolongerez pas vos jours sur la terre, etc. ». (Deut., xxx, 17-18).

Ce n'est qu'à la suite d'une éducation séculaire que le peuple parvint à une notion plus exacte du péché. Il ne fallut rien moins que le désastre de la nation, la ruine de Jérusalem et la *captivité de Babylone* pour démontrer que l'Alliance avec Dieu n'agissait pas magiquement et indépendamment des conditions morales. Et, à la lueur de ces événe-

[1] Ne pas croire que l'état de perfection exposé ici soit à cacher aux simples fidèles : 1° les psychologues contemporains, les psycho-pédagogues et les psychanalistes profanes seraient les premiers à nous rappeler à l'ordre ; 2° beaucoup de personnes éviteraient des défauts insupportables si elles étaient suffisamment éclairées et guidées.

ments sinistres, Ezéchiel enseigna une juste notion de la vertu, du vice et de la persévérance dans le bien nécessaire pour être sauvé (XVIII).

Les « Pauvres de Yahvé », les *anawim*, perçurent avec acuité la gravité du péché, le mal qu'il fait à l'âme, l'offense qu'il fait à Dieu. Ils se rendirent compte qu'une souillure morale ne pouvait être effacée que par une conversion morale, dont les sacrifices extérieurs n'étaient qu'un symbole. Témoin ce sublime *Miserere*, dont les accents n'ont jamais été dépassés.

Ou plutôt, on entrevit que la conversion personnelle, bien qu'elle fût essentielle, ne porterait tout son fruit que si elle était unie au sacrifice d'un mystérieux « *Serviteur de Yahwé* » qu'on n'identifierait qu'à partir du récit de la Passion :

« Il a été transpercé à cause de nos péchés, broyé à cause de nos iniquités ; le châtiment qui nous donne la paix a été sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris » (Is., LIII, 6).

Notre-Seigneur continua cet enseignement en le perfectionnant. Il rappela qu'il ne suffisait pas d'être fils d'Abraham pour être sauvé (Jo., VIII, 39) ; que la vertu n'était pas nécessairement récompensée sur terre (Jo., IX, 3) ; mais qu'elle l'était au ciel (Mt., V, 12), parce que le Père voit dans le secret (Mt., VI, 7), et exige précisément une vertu non seulement extérieure, comme celle des pharisiens, mais intérieure (Mt., VI, 1) et visant à la perfection (Mt., V). De telle sorte que les péchés intérieurs eux-mêmes sont aussi graves que les fautes extérieures (Mt., V, 28).

Mieux que son enseignement oral, sa leçon pratique de Gethsémani et du Golgotha nous renseigna sur la *gravité du péché*. Si le sacrifice d'un Dieu-Homme a été nécessaire, selon le plan providentiel, pour expier les fautes de l'humanité, quelle doit donc être leur gravité ?

Ce sacrifice du Calvaire, la vie divine que le Christ nous y a méritée et qu'il nous communique par les sacrements, ont été pour les premiers chrétiens une excitation continuelle à se dépasser, à pourchasser le péché dans ses moindres ramifications, à rechercher une vertu intérieure toujours plus parfaite. Il leur fallut du temps pour y parvenir : les Pères du Désert eux-mêmes, malgré leur héroïsme, ne sont pas exempts de grosses maladresses. Il semble que la formulation littéraire la plus achevée de cette poursuite du péché jusque dans ses derniers retranchements nous soit fournie pour la première fois par *saint Augustin* dans ses *Confessions* (X, 31 et ss.). En face de ce souci de perfection, ne parlons pas de jansénisme avant la lettre : accusons plutôt l'épaisseur de notre sens moral, qui n'y regarde pas de si près, et se contente d'éviter les plus grosses taches. S. Augustin n'a fait qu'ouvrir la voie où se sont engagés à sa suite tous les saints sans exception. Puissions-nous à notre tour affiner notre sens moral et attaquer le mal à sa racine.

II. — *Source du péché*

Il est assez fréquent d'entendre rejeter la responsabilité du péché sur nos premiers parents : « Ah ! dit-on, si j'avais été à leur place, je n'aurais pas été si sot !... » Cette manière de parler ignore la nature du *péché originel*. En réalité, nous participons d'une certaine façon au péché de nos premiers parents, non pas, bien sûr, par une collaboration impossible, mais par une adhésion venant du plus profond de notre être, et nous poussant à jouir passionnément du plaisir défendu. Si bien que nous, qui nous moquons d'Adam et Eve, aurions peut-être agi plus mal.

Nous nous déchargeons aussi volontiers sur *le démon*, à l'exemple encore de notre mère Eve, en l'accusant de tout le mal que nous commettons et de toutes les tentations qui nous assaillent. Certes, l'action du démon est réelle. Mais il est à croire que bien souvent il n'a pas à se déranger pour nous faire trébucher : il n'a qu'à nous laisser réagir dans le sens de notre orgueil naturel et de toutes nos passions.

En fait, la source principale de nos péchés est à chercher *en nous-mêmes*. Le jour où nous serons parfaits, le démon perdra son temps à vouloir nous tenter.

Et le devoir d'une religieuse qui veut éviter le péché est de ne pas se contenter de couper les mauvaises herbes, mais de les déraciner.

Or il y a là une opération extrêmement douloureuse à laquelle tout le monde ne se résigne pas facilement : on préfère garder le mal, plutôt que de tolérer l'instrument du chirurgien .On préfère demeurer dans une demi-obscurité, plutôt que de se voir en pleine lumière. Et on vit ainsi, parfois très longtemps, dans un mensonge perpétuel : on se ment à soi-même, et on ment aux autres.

Le but d'une retraite est avant tout de vous donner la lumière. Si vous n'avez pas encore eu le courage de vous regarder loyalement, en présence de Dieu, et de prendre conscience de toutes les duplicités, les tendances suspectes, les demi-consentements, les résistances à la grâce, etc., qui peut-être font la trame de toutes vos actions, il faut vous décider une bonne fois à cet *effort de clarté*.

Il faut bien savoir que notre personnalité réelle est rarement constituée par notre « *moi* » *social*. La plupart du temps, nous commençons par avoir un masque, masque de la politesse, des convenances, de l'obéissance contrainte ; masque conforme à nos calculs intéressés, à nos passions inavouées et parfois à peine conscientes. Et il faut des années pour rendre notre comportement extérieur aussi adapté que possible à nos sentiments profonds. On ne devient cependant réellement vertueux qu'à ce prix.

Le gros obstacle, mis en relief par les psychologues modernes, est ce qu'on appelle *l'infantilisme :* on a beau avoir quarante ans, jouir d'une vive intelligence, d'une vaste culture et de qualités exceptionnelles ; au fond, la personnalité morale est restée celle d'un

enfant, avec deux traits essentiels : amour captatif et volonté obstinée. Je m'explique.

Un caractère de l'enfant est d'avoir *besoin de se sentir aimé.* Pour être aimé, il sera « sage », généreux, compatissant, etc. Pour lui, l'amour de son entourage est la norme de la mortalité. Au contraire, le propre de l'adulte est d'avoir un amour « oblatif », sans retour égoïste, centré uniquement sur le bien de ceux qui nous entourent. Voyez si votre sensibilité n'est pas celle d'un enfant de 6 ans, dans vos rapports avec vos supérieurs et vos compagnes.

Un autre trait du caractère enfantin est l'*entêtement irrévocable* subséquent à certains « chocs » émotifs pénibles. Exemple. Le jeune Prosper Mérimée, âgé de huit ans, est grondé par ses parents pour une incartade : on l'envoie coucher. Il quitte le salon et s'arrête en larmes au bas de l'escalier. Il entend alors ses parents s'esclaffer sur la naïveté de l'enfance. Cette révélation de la duplicité de ses parents transforma son attitude envers eux : il fut à partir de ce jour irrémédiablement fermé. Or un adulte ne se bute pas ainsi : il se raisonne, et sait s'adapter aux changements qui surviennent dans les personnes et les événements.

Mais combien de grandes personnes sont restées enfants sur ce point ? Ici encore, veuillez vous examiner loyalement et en détail. Savez-vous vraiment pardonner ?...

Je ne crois pas me tromper beaucoup en affirmant que toutes, autant que vous êtes, vous avez des découvertes à faire en ce domaine. Et ces lumières sont en général d'autant plus pénibles qu'elles mettent au jour des états d'âme plus imparfaits et plus ignorés jusqu'alors. Il faut cependant passer par là si on veut édifier une perfection morale solide.

Non pas que tout soit terminé à la suite de cette introspection. Il faut de plus *lutter longtemps* pour que tous ces bas-fonds de notre personnalité se purifient, se modifient, et arrivent à correspondre totalement à notre comportement extérieur. Et cela exige non seulement la lutte contre les péchés pleinement consentis, mais encore la *maîtrise des premiers mouvements déréglés* de notre sensibilité — qui, selon S. Thomas, constituent des péchés véniels proprement dits.

Ce n'est qu'à ce prix que l'on devient relativement parfait, et que l'on est en mesure d'éviter habituellement les péchés volontaires. L'âme éprouve alors une telle paix et un tel bonheur dans son amour de Dieu et du prochain qu'elle est amplement récompensée de ses efforts et ne regrette pas les souffrances que cela lui a coûté.

Conclusion

1° Ayez un *idéal moral très élevé.* Ne vous bornez pas à éviter les gros péchés véniels, sous prétexte que Dieu n'en demande pas tant, et que la « charité couvre la multitude des péchés ». La charité divine fera infiniment plus de progrès dans votre âme si vous collaborez énergiquement à son action.

2° *Evitez la coquetterie,* d'abord envers Dieu, en ne fuyant pas sa lumière, puis envers ceux et celles qui tiennent sa place auprès de vous, en ne vous faisant pas passer pour autre que vous êtes.

3° Ne gardez *pas rancune* à ceux qui vous aident à voir clair dans votre âme. Au contraire, soyez-leur très reconnaissantes. Persuadez-vous que personne ne vous rendra un aussi grand service.

4° Profitez soigneusement de la *confession hebdomadaire,* recommandée par l'Eglise, et des autres exercices bienfaisants : examen de conscience, de prévoyance, lectures portant sur la perfection morale, etc.

5° Que dans tout cet effort de lumière et de lutte domine la *présence de Jésus et de Marie :* présence réconfortante, rayonnante de bonté et de miséricorde. C'est précisément le rôle du Rosaire, vous le savez, de nous procurer cette réponse.

X

LA FLAGELLATION. LA MORTIFICATION DES SENS

Les lieux et les personnes. Il n'est pas certain, mais seulement probable que Pilate séjournait dans la forteresse de l'Antonia, à l'angle nord-ouest des portiques du Temple, lors du procès de Jésus : peut-être en effet résidait-il dans son palais. S'il se trouvait à l'Antonia, Jésus a souffert la flagellation à l'endroit précis que des fouilles récentes ont mis à jour, sous la maison des religieuses de Notre-Dame de Sion. Les explorateurs, perçant de multiples tunnels, sont parvenus à un dallage qui remonte à l'époque de la Passion : on y voit gravés des jeux qui servaient aux soldats romains. L'endroit, déblayé et aménagé en vaste crypte, contient des autels où le prêtre pèlerin peut offrir avec émotion le sang du Christ qui commença à arroser les grosses dalles.

Ce supplice épouvantable, qui amenait parfois la mort du condamné, et dont le Suaire de Turin nous évoque la cruauté, nous rappelle la nécessité de la mortification des sens. Signalons en quelques mots le fondement et la pratique de cette scène.

I. — *Fondement de la mortification*

Le fondement le plus solide et le plus indiscutable de la mortification n'est autre que *la nature du baptême.*

En effet, S. Paul nous enseigne que par le baptême nous recevons un double germe : un germe de mort, et un germe de vie. Nous reparlerons du germe de vie à l'occasion du mystère de la Résurrection. Citons seulement quelques textes sur le germe de mort :

« Ignorez-vous donc que tous, tant que nous sommes qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés ?... Notre vieil homme a été crucifié avec lui pour que le corps du

péché soit détruit afin que nous ne soyons plus les esclaves du péché » (Rom., VI, 3-6).

Il ne s'agit pas d'un acte accompli une fois pour toutes, d'une manière purement mystique : le baptême est le point de départ d'une vie nouvelle, et S. Paul ne manque jamais, dans chacune de ses lettres, d'exhorter les fidèles à progresser dans ce détachement du monde et cette lutte continuelle contre les passions charnelles. Il se donne lui-même en exemple :

« Je frappe mon corps et le tiens en servitude, pour qu'après avoir prêché aux autres je n'aille pas être moi-même réprouvé » (I Cor., IX, 27).

Et il ne fait, en donnant ces directives, que suivre les préceptes du divin Maître :

« Si le grain de blé tombé en terre ne meurt, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perdra ; et celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle » (I Cor. ,XII, 24-25).

« Si ton œil droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi, etc. » (Mat., V, 29-30).

On voit par là toute la distance qui sépare l'ascèse chrétienne de la mortification, en usage dans les régions païennes. Ici le but est purement naturel ; ou s'il est mystique, il s'y mêle souvent des excès (annihilation de la vie sensible, dans le Bouddhisme) ou des excentricités parfois morbides (blessures sanglantes, excitations collectives). Et il va sans dire que ce mysticisme est purement naturel, et n'a rien à voir avec la sublime mystique chrétienne.

Par contre la mortification chrétienne prend sa source, son inspiration et sa norme dans les *réalités surnaturelles* auxquelles nous participons par la vie de la grâce.

Le naturalisme philosophique prétend qu'il ne faut rien refouler dans l'homme, mais seulement développer harmonieusement toutes les tendances vitales, en vue du bien de l'individu et de la société. La morale chrétienne voit plus haut et plus loin. Elle sait que certaines tendances naturelles (sensualité, indépendance, curiosité, etc.) sont incompatibles avec une vie surnaturelle intense, et elle demande de les assujettir rigoureusement pour laisser la place libre à la grâce. Elle donne le pas, non à la prudence aristotélicienne, favorable au juste milieu terre-à-terre ou mandarinal, mais à la *prudence infuse,* éclairée par les lumières du Saint-Esprit. La prudence des saints ne ressemble guère à la prudence charnelle.

Non pas qu'elle soit déséquilibrée. Au contraire : par un paradoxe déroutant, mais dont l'efficacité est facile à vérifier, le *seul moyen d'aboutir à un parfait équilibre* moral et psychologique est de commencer par une mortification prudente, mais universelle et perpétuelle. Les premiers efforts dans cette ascèse sont en général maladroits, et c'est, semble-t-il, oublier les lois de la psychologie que de se moquer des jeunes religieuses qui, après avoir été dans le monde parfois si brillantes, et primesautières et si entreprenantes, ont l'air timide, embarrassé, peu naturel, pendant plusieurs années. Ce défaut est presque fatal : le travail de transformation entrepris est tellement profond ! Mais il faut bien retenir que cette étape n'est pas définitive. Elle doit peu à peu faire place à un nouvel équilibre beaucoup plus parfait que le premier, où les tendances primitives naturelles se retrouveront dans toute leur fraîcheur, mais assumées par la vie de la grâce, surnaturalisées, approfondies et purifiées. Un curé d'Ars, et tous les saints parvenus à la perfection ont une âme d'une candeur enfantine en même temps que d'une virilité incomparable.

Et il est fort à craindre que si l'on veut coûte que coûte conserver un naturel parfait, même dans les premiers temps de la vie religieuse, on n'aboutira jamais à cette vie nouvelle des saints, qui fait suite à la mortification évangélique.

II. — *Pratique de la mortification*

1. — *Mortification des sens extérieurs.* A notre époque, où beaucoup de jeunes religieuses ont souffert des privations de la guerre au moment de leur formation physiologique, il faut y regarder à deux fois avant de recourir à des mortifications débilitantes (jeûne) ou énervantes (disciplines). Il faut bien se souvenir que la mortification est de l'ordre des moyens. Si donc ce moyen-là demande à être adapté à la fin poursuivie, cela n'a aucune importance, et n'est nullement un obstacle à la sainteté. Une mystique qui fait autorité, Ste Catherine de Sienne a écrit :

« Si le corps est débile et malade.... il faut non seulement abandonner le jeûne, mais manger de la viande, et si ce n'est point assez d'une fois par jour, qu'on en mange quatre fois... S'il est impossible de s'agenouiller, que l'on s'assoie, que l'on se couche si besoin est ».

Mais, une fois que la dose permise est sagement délimitée, il faut que toute l'activité des sens soit orientée vers Dieu, dans un esprit de *détachement continuel.*

Pour une religieuse fervente, il n'y a pas de relâche dans ce domaine : la gourmandise ou la dissipation ne sont pas plus permises un jour de fête qu'un jour ordinaire. Mais notez bien qu'il ne s'agit pas de faire toute sa vie un Vendredi Saint perpétuel : il s'agit tout simplement de *tout rapporter à Dieu,* aussi bien les plaisirs permis que les mortifications. S. Jean de la Croix, lui-même, pourtant si austère, est de cet avis. Quand, dit-il, la volonté profite des plaisirs sensibles pour s'élever à Dieu,

« cela est fort bon, et alors non seulement il ne faut pas éviter ces motions — quand elles causent cette dévotion et oraison — mais on peut s'en servir, et même on le doit, pour un si saint exercice, parce qu'il y a des âmes qui sont fort portées à Dieu par les objets sensibles ».

C'était déjà le conseil de S. Paul :

« Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou que vous fassiez quoi que ce soit, faites tout pour la gloire de Dieu » (I Cor., x, 31).